

Daniel Darc

"La Taille De Mon Ame"

JIVE EPIC / SONY MUSIC

Il y en a qui comparent la taille de leur sexe. Daniel Darc, lui, préfère se concentrer sur celle de son âme. Il fait bien. Son troisième album après sa résurrection, conçu aux côtés du pianiste/compositeur/réalisateur Laurent Marimbert, débute par la chanson "Ira", plainte amoureuse vraiment classe, où Darc titube, semble improviser et on pense à "Macadam Cowboy". Aussi aux battements d'un cœur souvent éprouvé mais toujours partant pour l'aventure des sentiments. "C'est Moi Le Printemps", qui suit, avec sa petite mélodie presque pop, efface un peu la magie d'ouverture. "La Taille De Mon Ame" débute avec les voix des Enfants du Paradis. Et puis Darc murmure avant de partir dans une valse aux lumières divines. "C'Etait Mieux Avant", clin d'œil sépia teinté d'un sourire en coin, c'est la musique d'un film pas encore tourné où Darc poursuit sa quête obsessionnelle du temps. "Ana" et son violon à chialer installent une solitude étrangement fédératrice. "My Baby Left Me", plus rock, plus volontaire et agressif, avance les poings serrés. Histoire d'amours contrariées, encore, où Darc flirte avec Gainsbourg et Wyatt. "Seul Sous La Lune" est une tentative d'apaisement, promenade sous un rayon protecteur. "Vers L'Infini" évoque d'entrée le



Van Morrison mélancolique, on navigue entre des écueils glacés, c'est remarquable. "Quelqu'Un Qui N'a Pas Besoin De Moi" est une progression vers l'impossible qui excite tous les désirs. "Les Filles Aiment Les Tatouages" est une petite respiration mi-ironique mi-tendre, à l'ukulélé discret. Enfin, "Sois Sanctifié" convoque Dieu, les doutes et le pardon. Chanson à l'intimité vertigineuse, où Darc plonge dans l'instrumentation comme d'autres dans un lac de baptême. ☆☆☆☆
JEROME REJASSE.

Lulu Gainsbourg

"From Gainsbourg To Lulu"

MERCURY/UNIVERSAL

Pianiste qui a poursuivi ses études musicales en Angleterre et aux Etats-Unis, Lulu rend hommage à son père avec cet album de reprises enregistrées entre Los Angeles, Paris et New York, en compagnie de nombreux intervenants venus lui prêter renfort pour les voix. Il en a besoin car, dès l'ouverture ("L'Eau A La Bouche"), le constat s'impose : le fiston essaie de chanter comme son papa en fin de carrière (période talk-over) mais n'en est qu'un pâle reflet sans expressivité. Et le recours à des invités prestigieux ne change rien à l'affaire, d'autant qu'on oscille souvent entre faute de goût caractérisée et contresens quant à l'œuvre du maître : M sombre dans l'auto-parodie ("Requiem Pour Un Con"),



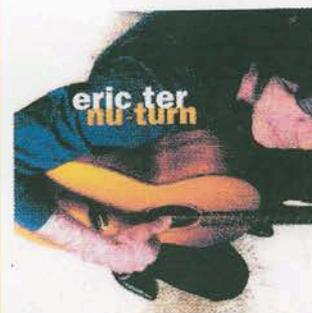
Marianne Faithfull se ridiculise avec une interprétation de "Manon" aux effets trop appuyés, bien loin de la légèreté originale empreinte de gravité, "Bonnie And Clyde" se transforme en chanson bilingue sans intérêt, Rufus Wainwright noie "Je Suis Venu Te Dire Que Je M'En Vais" sous un pathos dégoulinant, Johnny Depp fait de la figuration sur la "Ballade De Melody Nelson" quand Vanessa Paradis se tape tout le boulot dans le sillage de Jane Birkin... Dans ce défilé de célébrités mal employées, seul Iggy Pop tire son épingle du jeu en défendant "Initials BB" avec sa grâce de crooner francophile (déjà remarquée sur sa version des "Feuilles Mortes"). Ce projet ambitieux qui s'attaque aux plus grands succès de Gainsbourg n'est défendable que pour les instrumentaux qui soulignent les talents de compositeur de Serge et ceux de pianiste de Lulu. Pour le reste, il illustre le fait que l'on n'est jamais mieux trahi que par les siens. ☆☆☆
H.M.

Eric Ter

"Nu-Turn"

BLUESIAC / SOCADISC

Eric Ter a démarré sa carrière discographique en 1976, chez Charly. A l'époque il signait encore *Sirkel*. Il avait un sideman nommé Mick Taylor, frais émoulu des Stones, sur quatre titres. Riton serait par la suite la proie d'un véritable hold-up, quand les Editions Atlas repiqueraient son album, "Sirkel & Co" pour leur série *Les Génies du Rock*, et qu'elles en attribueraient la paternité à l'ancien Stones. De longues mésaventures américaines et quatre albums plus tard, celui qui n'avait pas Jupiter en maison 10 sort ceci : une histoire intime faite d'un chapelet de séquences et d'interludes, avec un prologue et peut-être même un générique de fin. Cette fois, Riton tombe le disque en anglais. Quelques percus, une trompette et un



violon pour détendre un peu le garrot, l'homme s'occupe du reste : la batterie qu'il joue sur un clavier, la basse et surtout les guitares, acoustique, électrique, très joliment troussées. Les instrumentaux sont lapidaires et leur picking, apparemment clair. Les chansons sont moins transparentes, hantées de voix intérieures, dépolies par des ratures d'électricité. Le picking leur donne un enrobage folk, mais les passes sont plus épineuses qu'elles n'en ont l'air. Son picking velvétique sonne comme une reddition mélancolique, le genre de celles que Gainsbourg composait pour Birkin dans le temps. Riton joue avec une personnalité complexe et la brillance est l'expression la moins éloquente de sa grâce. C'est du rock qui se consume ici, bien plus que du folk. Un brandon de rock qui craque par moments, rougeoyant d'une voix grave et résignée... quand Riton s'empare de la défaite comme d'un cadeau. ☆☆☆
CHRISTIAN CASONI

Jack Of Heart

"In Yer Mouth"

BORN BAD

Peut-on enregistrer un très bon disque avec seulement un 8-pistes chez sa daronne ? Il semblerait que oui à l'écoute du nouvel album de Jack Of Heart, groupe originaire de Perpignan et plutôt adepte d'un psychédéisme hyper classe et décomplexé, flirtant autant avec Syd Barrett et les 13th Floor Elevators que leurs contemporains de Black Lips. Ici, on sature haut et on titube loin. "Baby Bitch", qui ouvre ce disque drôlement incendiaire, est une attaque frontale formidable, boucle démoniaque qui emmène au-delà des convenances. On hurle, on chevauche une électricité au rire sardonique, on tombe dans un Far West peuplé d'animaux zombies. "Rock, Stones And Pebbles", qui suit, c'est du garage minimaliste, narquois et chaloupé. Parfait. "Lady Wilde" est une promenade sous-marine entraînante, à la voix pleine de bulles presque british. On y convoque Oscar Wilde et une certaine innocence rafraîchissante. "JOH Jett III", lui, tournoie comme un cyclone vicelard, alterne coups de poings et danse de saint-guy. "Marry Me" est un cartoon, entre le "Girls" des Beastie Boys et une évasion au pays des 3 Stooges. Rigolo à en perdre ses dents dans une fosse de concert hystérique. "In Yer Mouth" est un slow cow-boy, aussi un trip de nuit, un serpent



magique sorti d'un égout abandonné. Une voix très grave, accompagnée d'anges aux ailes brûlées, lance une cérémonie vaudoue que Tom Waits aurait pu valider. A la fois rigolo et inquiétant. Jusqu'aux deux derniers titres, "Evil To Me" et "Nowadays", l'un à la fois sauvage et hallucinogène et l'autre très Bo Diddley, autant enlevé que volontaire. Jack Of Heart a du cœur et de l'âme. Et du goût. ☆☆☆
JEROME REJASSE.